

Colloque Littérature comparée et textes possibles

1-2/12/2022

Résumés des interventions

L'idée de départ est que le « comparatiste », même s'il ne le dit pas toujours en ces termes, même s'il préfère parler, se servant d'un vocabulaire plus ancien, de « parallèles » et de « faits comparatistes » (qu'est-ce qu'un fait ? vaste question...), est aussi, et d'abord, un constructeur de littérature « possible ». William Marx écrit : « On pourrait même employer le mot-valise de probabibliothèques pour désigner ces ensembles de textes ou d'occurrences qui interviennent de façon plus ou moins probable dans la généalogie d'un autre texte » (*Des Étoiles nouvelles*, 2021). On a osé imaginer, parce que ce jour-là on n'avait rien de mieux à faire, une méthode « postextuelle » où le critique admet sans trop de scrupules que l'on construit un texte à l'aide d'autres bouts de textes et que lire est un autre mot pour inventer. Bref, on réfléchira en décembre au lien que l'on peut établir entre comparatisme et constructivisme. Il y aura des études de cas, des exemples concrets, des approches plus « théorisantes » et sans doute aussi de franches démonstrations de critique « interventionniste ». « Lire est créer à deux », a dit Balzac. Et un autre a ajouté : « La littérature sera faite par tous, non par un ».

William Marx, “Les bibliothèques possibles”

Aucun texte n'est lu isolément, mais dans un réseau de références plus ou moins conscientes. Aussi, pour faire apparaître d'autres textes, suffit-il de changer de bibliothèque. Plus exactement, il suffit de *les* changer de bibliothèque, à savoir de déplacer les œuvres et de les insérer dans un autre contexte : les poser sur une autre étagère mentale. Prendre conscience de ces bibliothèques invisibles, de ces bibliothèques de l'esprit, c'est rendre possible l'existence d'autres bibliothèques.

Vincent Jouve, “Textes possibles et justesse critique”

On assiste depuis quelques années à de nombreux plaidoyers en faveur d'une critique constructiviste (ou interventionniste) qui assumerait le fait que toute lecture d'un texte est une reconstruction, voire une réinvention de ce dernier. Il n'y aurait, par définition, pas de lecture objective, tout lecteur projetant sur le texte ses propres références. Parmi ces références, il y a les textes de notre bibliothèque personnelle qui, sans que nous en ayons toujours conscience, vont orienter notre compréhension du texte lu. Mais ce qui est légitime pour la *lecture* (acte personnel à la subjectivité assumée) l'est-il pour la *critique* (pratique professionnelle qui se doit de maintenir un minimum d'objectivité) ? On tentera de répondre à cette question à partir du cas de *Soumission* de M. Houellebecq.

Romain Bionda, “Ophélie s'est-elle vraiment métamorphosée en fleur ? À propos des erreurs de lecture et de leur probabibliothèque”

Il y a une dizaine d'années, un blogueur ou une blogueuse anonyme avait entrepris de prouver qu'Ophélie, dans Hamlet de Shakespeare, ne meurt pas, mais se métamorphose en un « être floral » (*Equinox*, 2010). Pour élaborer cet improbable texte possible, qui n'a d'ailleurs pas connu de grande postérité, le blogueur convoque une « probabibliothèque » (W. Marx, *Les Étoiles nouvelles*, 2021) très personnelle, qu'il oppose à « la fine fleur des spécialistes » et à « quatre siècles » d'erreur d'interprétation. À la lumière de cette hypothèse de lecture singulière (et ludique), je vous propose de réfléchir aux « libertés du lecteur » (M. de Certeau, *L'Invention du*

quotidien, 1980) et aux divers calculs de probabilité auxquels nous nous livrons couramment pour identifier ce que D. Lewis a appelé la « vérité dans la fiction » (« Truth in fiction », 1978).

Marie-Agathe Tilliette, “Un roman historique in-ra-table : parodie ou méthode”

Le succès européen des Waverley novels dans les années 1820 engage une production pléthorique d’œuvres construites sur un même modèle et cette profusion conduit des lecteurs sarcastiques, comme Saint-Marc Girardin ou Niccolò Tommaseo, à proposer des recettes littéraires pour d’inratables romans historiques. Je propose de relire ces listes d’ingrédients non comme des parodies, mais comme des sources d’inspiration pour penser et exercer une méthode critique posttextuelle en ce qu’elles suggèrent ainsi un texte possible, unique, idéal : un roman historique qui gagne à tous les coups.

Nicolas Aude, “Les fantômes d’Isaac Babel : aux frontières du texte et de la mémoire”

Dans ses Récits d’Odessa (1931), Isaac Babel tentait avec humour de débrouiller le fil d’un lieu tout en l’inscrivant dans un imaginaire de la totalité-monde. L’histoire ne lui aura pas permis d’aller au bout de sa démarche. En puisant dans les archives du KGB, l’enquêteur Vitali Chentalinski a pu tenter de reconstituer l’avant-texte d’un dernier chef-d’œuvre inconnu. Texte possible et spectral, ce dernier récit d’Isaac Babel se retrouve au cœur du Fantôme d’Odessa (2021) de Camille de Toledo et Alexander Pavlenko. Véritable mosaïque comparatiste, notre corpus tente de questionner le retour d’une hantise européenne.

Paul Aron, “Faire série. Les poètes de métier”

Que se passe-t-il quand un boulanger, un médecin, un notaire ou un enseignant écrit un poème sur son métier? Rien d’autre sans doute qu’un texte d’amateur, un de plus, qui se perdra dans l’oubli. Mais lorsque ce texte est publié, lu en société, déclamé dans un banquet? Et qu’il fait grossir un corpus de textes comparables? Alors peut-être accède-t-on aux usages de la littérature. Le comparable produit de la série, et le comparatiste du sérieux. Ce qui n’empêche pas de s’amuser en lisant.

Andrea Lungo, “L’invention de l’hypertexte (Balzac)”

Résumé à venir

Maria de Jesus Cabral, “Enjeux éthiques des technosciences aux prismes des fictions. Le cas de *L’Ève future*”

Et si l’histoire des technosciences, son évolution, ses enjeux et ses interrogations bioéthiques pouvait s’écrire avec les œuvres littéraires ? Dans quelle mesure des œuvres de fiction d’auteurs, d’époques et de cultures aussi distincts que Frankenstein (1831), *L’Ève Future* (1886) ou *Le Château des Carpathes* (1892), *Le Meilleur Des Monde* (1912), *La Rédemption de mars* (1912), ou *L’Île aux oiseaux de fer* (1956) pour ne citer que celles-ci, peuvent-elles constituer une probabibliothèque et éclairer des enjeux éthiques liés aux dernières technologies biomédicales, réfléchis, soupesés par les grands penseurs de notre modernité, d’Ellul à e Simondon, de Elias à Heidegger, de Jonas à Gilbert Hottois ? Qu’est-ce que la technique moderne, se demande ce dernier dans *Le Signe et la technique* (1989), et en quoi reste-t-elle techne, production, création – poesis au sens le plus fort du terme ?

Emmanuel Bouju, “Des oiseaux rares sur la mince pellicule de l’écrit. Pour un comparatisme superficiel”

Je vais plaider pour un « comparatisme superficiel », au sens italien, en me posant la question : Quelle est cette profondeur qui apparaît à la surface de toute comparaison ? Ou plus précisément : quel est le tiers absent de toute comparaison de textes (si l’on prend la configuration minimale de la comparaison de deux textes) ? Il sera question de Borges et de Certeau. De Celan et de Knausgaard. De tout et de rien.

Karen Haddad, “Et pourquoi donc devrions-nous comparer”

Les comparatistes se donnent pour tâche et même comme *obligation* de comparer le connu et l'inconnu, le proche et l'étranger. C'est cette injonction évidente et mystérieuse à la fois que je voudrais interroger. Si leurs *corpus* relèvent d'une construction, pourquoi ceux-ci devraient-ils intégrer des « comparables » étrangers ?

Francis Mus, “Éloge de la discrétion. Penser les rôles multiples du traducteur”

Depuis quelque temps déjà, le métier de traducteur est de plus en plus reconnu. La reconnaissance se conçoit souvent en termes de visibilité du traducteur par la mention de son nom sur la couverture du livre, par l'attention consacrée à la qualité de la traduction lors de la réception d'un livre, ou encore par la place que lui offre l'éditeur dans le paratexte ou le péri-texte du livre traduit. Cette reconnaissance peut également se manifester à travers une visibilité dans le texte même. Ainsi, le traducteur se fait non seulement lecteur (du texte source) et co-auteur (du texte cible), mais aussi commentateur, critique, voire correcteur ou censeur. Dans ma communication, je m'arrêterai sur la question de savoir comment et dans quelle mesure le traducteur peut assumer ces rôles multiples. J'articulerai ma communication autour du concept de la discrétion, qui permet à mes yeux de dépasser la dichotomie connue de la visibilité/invisibilité et de renouveler la réflexion sur la place du traducteur.

Vincent Ferré, “‘Voir le Moyen Âge partout’ ou l'obsession médiévaliste”

Dans l'Apostille au Nom de la Rose, Umberto Eco confesse « voi[r] » le Moyen Âge « partout, en transparence, dans les choses [...] qui semblent ne pas être médiévales et qui pourtant le sont ». Il s'agira de réfléchir, en partant de l'exemple de l'amour dit "courtois" (chez Proust et Tolkien), à ce filtre, à ce prisme "médiéval", présent chez certains lecteurs, qui en viennent à construire analogies et grilles de lecture au caractère d' "évidence" discutable

Franc Schuerewegen, “Textes possibles et intention d'auteur”

« Il resterait aussi qu'on pourrait rechercher au moins ce que le livre signifiait pour l'auteur ». Lanson l'écrit en 1925. La question de l'*intentio auctoris* est importante mais peut-on la poser à partir d'une théorie des textes possibles (et, donc, avec Lanson) ? Je propose quelques pistes en ce sens.